

LA FORCE DE VIVRE – Texte à résumer en 200 mots (+ ou – 10%)

En tant qu'il commande un respect absolu, le sacré se trouvait anciennement placé au-dessus de la vie – ce pourquoi il pouvait, le cas échéant, réclamer le sacrifice de celle-ci. Comment la vie en est-elle venue à prendre elle-même la place du sacré ?

Répondre à la question obligerait à explorer un ensemble complexe de facteurs historiques, religieux, culturels et matériels. Mais d'évidence, le phénomène est solidaire de ce que Marcel Gauchet a appelé la « sortie de la religion » – à comprendre non comme effacement du religieux, mais comme fin de l'institution et de la structuration des sociétés et des esprits par la religion. [...]

Le Credo chrétien se termine par une attente de la résurrection des morts et de la vie future. La « sortie de la religion », par contraste, concentra l'attention sur la vie présente. Les activités économiques y gagnèrent une nouvelle dignité. Alors qu'elles étaient jusque-là demeurées « enchâssées » dans la vie des communautés, l'effacement du cadre religieux leur permit de s'organiser en système autonome et d'imposer progressivement leur logique à la société tout entière. La polarisation sur la vie dans sa matérialité s'en trouva renforcée. A ce mouvement contribua aussi l'esprit scientifique moderne, identifiant la vie à ce qui était accessible à ses méthodes d'investigation. Les définitions des dictionnaires témoignent de l'évolution. Dans ses quatre premières éditions (1694, 1718, 1740, 1762), le dictionnaire de l'Académie française donnait pour premier sens du mot vie : « L'union de l'âme et du corps », ou « l'état où est l'homme quand son âme est unie à son corps ». Avec la cinquième édition, en 1795, les choses changèrent : la vie devint « l'état des êtres animés tant qu'ils ont en eux le principe des sensations et du mouvement ». Dans la huitième et dernière édition en date (1935), la vie est définie comme « l'activité spontanée propre aux êtres organisés, qui se manifeste chez tous par les fonctions de nutrition et de reproduction, auxquelles s'ajoutent chez certains êtres les fonctions de relation, et chez l'homme la raison et le libre arbitre ». De la vie comme « union de l'âme et du corps » à la vie comme « activité spontanée propre aux êtres organisés » – ou « ensemble des phénomènes et des fonctions essentielles se manifestant de la naissance à la mort et caractérisant les êtres vivants » (*Trésor de la langue française*) –, on mesure l'ampleur de la transformation. L'invariance du terme, toutefois, a permis et entretenu la confusion. La sortie de la religion, en effet, n'a pas aboli le religieux, elle a laissé derrière elle une grande quantité de religiosité errante en quête de points de fixation. La « vie » s'est proposée comme l'un de ces points. D'un côté, les définitions actuelles du mot ont quelque chose de rassurant : elles certifient qu'en exaltant la vie, on ne se laisse pas abuser par des chimères, on ne cède à aucun emportement mystique. D'un autre côté, le terme retient quelque chose de l'aura qui lui était attaché du temps où il désignait l'union de l'âme et du corps, et où on se rappelait la parole du Christ : « Je suis la vie ». Qu'est-ce que la vie ? Si on me le demande, je pourrai répondre que c'est l'« ensemble des phénomènes et des fonctions essentielles se manifestant de la naissance à la mort et caractérisant les êtres vivants » ; si on ne me le demande pas, j'ai tout loisir de me laisser aller aux belles harmoniques que le mot éveille en moi. Une telle combinaison, d'héritage religieux et de déni de l'héritage, est vraiment une aubaine. Ainsi prospère l'idolâtrie de la vie. [...]

Dans la formule « sauver des vies », devenue mot d'ordre face à l'épidémie de coronavirus, on voit l'ambiguïté du mot « vie » redoublée par celle du mot « sauver ». Qu'on le veuille ou non, cette formule ne résonnerait pas de la même manière sans réminiscence du Sauveur et du salut des

âmes. Pour autant, les vies qu'il faut s'employer quoi qu'il en coûte à sauver se trouvent coupées de toute perspective religieuse.

On le mesure assez au sort réservé aux cadavres : dès que la respiration s'arrête, le vivant à sauver n'est plus qu'un débris encombrant dont on ne sait que faire, à évacuer au plus vite. [...] L'attention portée aux défunts a longtemps été un signe distinctif de l'humanité, les soins à rendre à leur dépouille un devoir sacré. Après la bataille navale qui, durant la guerre du Péloponnèse, opposa la flotte athénienne à la flotte spartiate auprès des minuscules îles Arginuses, les généraux athéniens furent, malgré leur victoire, traduits en justice et condamnés à mort par leurs concitoyens pour n'avoir pas, après le combat, récupéré les corps des marins tués, empêchant ainsi leurs familles de leur rendre les honneurs funèbres. Pendant la période de « confinement » prescrite pour limiter la propagation du coronavirus, ce sont les familles qui auraient voulu organiser des funérailles dignes de ce nom qui auraient été poursuivies.

Les cérémonies funéraires ont été jugées « non essentielles ». Les cérémonies religieuses également. Ce qui frappe est moins la suspension en elle-même de ces cérémonies, qui pouvait se justifier, que la sorte d'*évidence* qui a présidé à pareille décision. Il n'y avait *pas débat*, comme on dit. [...] Quelques messes, célébrées pourtant en l'absence de fidèles, entraînèrent l'intervention de la police. Nous avons évoqué la forme d'idolâtrie qui s'est développée par report, sur la « vie nue » (c'est-à-dire réduite au simple fait d'être en vie), des enjeux attachés à la vie dont il est question dans les Écritures lorsque le Seigneur dit à Moïse : « Choisis la vie », et Jésus : « Je suis la vie ». Cette idolâtrie ne s'est pas seulement greffée sur l'ancien tronc, elle est aussi résolue à le faire crever. Non sans inconséquence, car si le tronc pourrit complètement, les branches tomberont aussi et la vie ne sera plus, effectivement, que l'« ensemble des fonctions essentielles se manifestant de la naissance à la mort », une chose dont on se demande pourquoi il faudrait s'employer à la sauver. [...]

On a décrit la modernité comme un passage de l'hétéronomie à l'autonomie, une émancipation des hommes vis-à-vis de toutes les instances qui avaient autorité sur leurs actions (religion, nature, tradition). Une liberté pleine et entière le réclamait. Avec le recul, il est permis de se demander si le rejet de toute transcendance (dont Hans Jonas a dit qu'il avait peut-être été « l'erreur la plus colossale de l'histoire¹ ») a permis que s'accomplisse la promesse, et n'a pas apporté avec lui de puissants germes de servitude. En même temps qu'elle oblige, la transcendance dégage de bien des sujétions. Elle lie, mais aussi elle délie.

Pendant un moment, un certain nombre de « principes » purent tenir debout tout seuls. Mais progressivement, laissés à eux-mêmes, ils se sont avachis. Nous sommes entrés dans le monde des « valeurs ». Lorsque les sujets parlent avec gravité de leurs valeurs, ils croient donner la plus haute importance à ce qu'ils désignent par ce terme alors que, quoi qu'ils en disent, c'est à eux-mêmes que revient la suprématie, puisqu'une valeur n'a de valeur qu'en raison du sujet qui la lui reconnaît. Le Zarathoustra de Nietzsche ne s'y trompait pas : « De toutes les choses auxquelles on accorde de la valeur, c'est l'évaluation elle-même qui est la valeur suprême ». Rémi Brague commente : « Les « valeurs » sont ainsi frappées d'une faiblesse intrinsèque, puisque les poser comme telles, c'est reconnaître en même temps qu'elles ne peuvent subsister en elles-mêmes. Rien d'étonnant donc à

1 *Le Principe responsabilité. Une éthique pour la civilisation technologique* (1970), trad. Jean Greish, Flammarion, coll. « Champs », 1998, p. 248.

ce que l'on parle tant de « défendre les valeurs » : elles sont trop faibles pour le faire elles-mêmes, à plus forte raison pour nous défendre, nous qui les posons². » Puisque le sujet qui pose les valeurs vaut plus que les valeurs qu'il pose, aucune valeur ne vaut, en tant que telle, qu'on puisse, si les circonstances y invitent, lui sacrifier sa vie. Au lieu du surhomme créateur de valeurs que Zarathoustra appelait à l'existence, on obtient plutôt le Céline, qui conclut : « **Il n'y a que la vie qui compte**³ ».

Olivier Rey, *L'Idolâtrie de la vie*, Tracts Gallimard, 2020

2 *La Sagesse du monde. Histoire de l'expérience humaine de l'univers* (1999), Le Livre de Poche, coll. « Biblio essais », 2002, p. 176. Le passage cité de Nietzsche figure au chapitre « Des mille et un buts » du livre I d'*Ainsi parlait Zarathoustra* (1883).

3 Louis-Ferdinand Céline, *Voyage au bout de la nuit* (1932), Gallimard, coll. « Folio », 1972, p. 85.